

Gatoliet

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 26

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Petits conseils.

LES VISITES. — LA CORRESPONDANCE.

Quelle durée doit-on attribuer aux *visites* que l'on fait?... Cette question paraît très simple, mais la réponse l'est bien moins : elle varie suivant chaque cas particulier, nous dit la *Semaine littéraire*. Le tact seul peut guider en toutes circonstances ; seul il peut empêcher de commettre des bévues. C'est lui encore qui fera distinguer entre la visite de simple politesse et celle que l'on fait à une amie. La première a une durée que l'on abrègera ou prolongera suivant ce qu'on croit discerner des désirs de la maîtresse de maison. Si celle-ci laisse tomber la conversation, si elle manifeste quelque fatigue ou quelque froideur, on se hâte de lui rendre sa liberté ; mais rien de tout cela ne se produit si cette même maîtresse de maison possède du savoir-vivre et... du cœur. Alors, elle craint de froisser qui que ce soit, et sait avec bonne grâce dissimuler ses impressions, si elles sont fâcheuses.

D'autre part, il faut se garder de faire une visite trop brève, une de ces visites dites de politesse, qui peut alors faire penser à un effort accompli par devoir. En ce cas, encore, il faut agir avec tact. Si la visiteuse est, ou seulement *croit* être dans une situation plus élevée, soit comme position de fortune, soit comme notoriété, que la personne chez laquelle elle s'est rendue, alors il sera de bon ton de ne point écourter trop la rencontre.

Les visites faites *au jour* fixé pour les recevoir ne peuvent, sauf entre amies intimes, être longues. Il arrive trop souvent que les personnes qui se rencontrent ne se connaissent pas, auquel cas il est bien difficile, pour la maîtresse de maison, d'établir avec chacune une causerie particulière. Et une conversation générale est souvent rendue impossible par le fait que beaucoup, que trop de femmes ne prennent intérêt qu'à de petits faits particuliers, personnels, et sont muettes comme des poissons aussitôt que la causerie sort de l'étroite limite de leur culture intellectuelle. Donc, les visites faites *au jour* de la maîtresse de maison ne doivent guère excéder un quart d'heure.

Je me hâte cependant d'ajouter que de nombreuses exceptions peuvent se produire et qu'on ne se lèvera pas brusquement de son siège, en interrompant la conversation devenue générale, si on s'aperçoit que le quart d'heure est passé. On peut attendre pour se retirer qu'une nouvelle visite oblige la maîtresse de maison à se lever de son siège.

Ces visites-là peuvent d'ailleurs se prolonger autant qu'on le désire de part et d'autre. L'amie peut même, si elle est bien disposée, voir arriver et repartir le flot des visiteuses sans se retirer elle-même, assistant au contraire son amie en faisant des frais d'amabilité et de conversation avec les personnes moins intimes qu'elle dans la maison.

Il nous tombe sous la main une ancienne chronique du *Petit Journal* donnant d'excellents conseils sur la *correspondance*. En voici quelques-uns :

« Pour écrire à ses amis, à ses connaissances, à ses fournisseurs, il n'est pas du tout indispensable d'avoir le talent de Fénelon ou celui de la marquise de Sévigné ; toutefois, il est bon de posséder sa langue et de connaître l'orthographe. Lorsqu'on a reçu une bonne instruction primaire, il suffit d'un peu de pratique et d'attention pour donner à son style la clarté et la correction nécessaires.

» Une belle écriture n'est pas de rigueur, non plus ; mais on doit se donner la peine de former ses lettres pour être lu sans fatigue et sans ennui. « Une mauvaise écriture, dit Grote, est une des formes du mépris qu'on a pour autrui, car elle prouve qu'on attache plus de prix à son propre temps qu'à celui des autres. »

» Il n'est pas nécessaire de donner des formules pour écrire à ses parents, à ses amis : le cœur est le seul maître à consulter, le meilleur conseiller à prendre pour exprimer ses pensées, peindre son affection, son respect, sa reconnaissance. Il faut écrire comme on pense, sans phrases, ce qui ne veut pas dire qu'on soit dispensé de certaines formes de la politesse, de la bienveillance, de l'amabilité, qui peuvent parfaitement glisser leur note. Même — et surtout — dans les correspondances entre parents. Nous nous bornerons à ces données générales, sans pouvoir préciser davantage ; les habitudes familiales ou amicales variant avec chaque lecteur.

» Nous dirons pourtant que si un de nos amis venait à monter quelques degrés de l'échelle sociale, au-dessus du nôtre, après l'avoir chaudement félicité, soit de vive voix, soit par écrit, nous observerions dans nos relations ultérieures — lettres ou visites — une réserve un peu fière. Il serait de bon goût d'attendre de cet ami une manifestation nous indiquant qu'il n'a pas changé à notre égard dans la position élevée qu'il a atteinte.

» Lorsqu'on écrit à une personne de connaissance, on peut la traiter de « Cher Monsieur » ou de « Chère Madame », « Chère Mademoiselle ». Bien que ces façons de s'annoncer semblent pêcher contre la grammaire, il serait tout à fait contraire à l'élégance d'écrire « Ma chère dame », « Ma chère demoiselle ».

» Pour ces mêmes personnes, on peut terminer sa lettre ainsi : « Veuillez recevoir l'expression de mes sentiments les meilleurs », « de mes affectueux sentiments », « de toute ma sympathie », etc., etc., selon le degré, la durée, l'attrait des rapports établis. Plus familièrement, on finira : « Au revoir, cher monsieur, ou chère madame, croyez à mon vif attachement. »

» Un homme ne manque pas à sa dignité, lorsqu'il introduit un mot de respect en écrivant à une femme, fût-il de beaucoup son aîné : « Mes sentiments respectueux », « mon attachement respectueux », « ma respectueuse sympathie » — pour une personne avec laquelle il est en relations. — A une étrangère, il dira : « Veuillez, madame, recevoir l'expression de tout mon respect. » Cette formule n'est, bien entendu, employée qu'à l'égard d'une femme avec laquelle on est en rapports cérémonieux. »

Prévisions du temps. — En Amérique, le service météorologique, qui coûte dix millions par an, est remarquablement organisé. Le *Signal-Office* a un service particulier qui prévient l'Europe de l'arrivée des bourrasques. On estime qu'une tempête met trois à quatre jours à traverser l'Océan : il suffit donc d'un câblogramme pour que l'Europe soit informée en temps utile. Mais, en fait, ces indications ne sont pas toujours justifiées. Il se peut, d'abord, que la tempête s'éteigne en route, puis nombre de bourrasques se forment au large et non en Amérique.

Une création, qui serait d'une incontestable utilité, serait celle d'un réseau télégraphique qui mettrait en communication les îles Feroë, l'Islande, le Groënland et les Açores avec l'Europe, et les Bermudes avec l'Amérique, de façon à déterminer exactement ce qui se passe du 40° degré au 70° degré de latitude.

En France, l'organisation du service météorologique date de 1856 : treize stations d'observation furent d'abord créées. En 1860, tous les Etats de l'Europe envoyaient des dépêches à l'Observatoire de Paris. Deux ans plus tard, à l'imitation de la Hollande, commençait à fonctionner le service des avertissements. Une statistique établit que les avertissements aux ports de mer sont confirmés par les faits dans la proportion de 83 pour cent. C'est, à ce qu'on voit, un résultat fort important.

Aujourd'hui, le Bureau central de météorologie de France possède sept stations de premier ordre, dont celle du Pic-du-Midi, à une altitude de 2859 mètres, où l'on fait six observations par jour, la première à six heures du matin, la dernière à neuf heures du soir. Il dispose en outre de 73 stations de second ordre, de 1500 où l'on observe la pluie et de 3000 où l'on observe les orages.

Il reçoit chaque jour communication de quatre-vingts stations étrangères, et il publie les renseignements obtenus en les accompagnant de deux cartes indiquant la hauteur barométrique, la direction du vent, l'état du ciel et de la mer, la quantité de pluie tombée. Des dépêches sont envoyées deux fois par jour aux ports, à midi et à cinq heures du soir, pour avertir de l'état de la mer sur nos côtes, des gros temps qui peuvent menacer. A midi une

autre dépêche, donnant les renseignements particulièrement utiles à l'agriculture, est adressée à quinze cents communes.

(Petit Parisien.)

Gatoliet.

L'est bin bon d'être on bocon précauchenão et dè savai preparà on pou à l'avanço dè cein qu'on pào avai fauta, kà ne faut pas atteindrè qu'on eindrobliênâi pou coumeinci à allà couilli lè lins po lè messons, lè mailli et lè z'einvoullienâ ; et ni que lè veneindjâosès et lè breintâres séyont dza pè la vegna po mettrè godzi la bossetta. Mâ se l'est bon dè savai vaîrè on pou pe liein que son bet de nâz, ne faut portant pas passâ la frontièro.

Quand y'a on moo deîn 'na maison et que lo faut einterrâ, on va coumandâ tsi lo bolondzi dâi navettès, po lè z'offri, avoué on verro dè vin, âi pareints, âi z'amis et âi vesins qu'eintront dein la maison dévânt d'allâ ao ceme-tiro. On coumandé assebin lo bouli, tsi lo boutsi, mâ c'est po lè pareints dâo défrou, que dussont dinâ dévânt dè sè reintornâ.

On dzo, Gatoliet arrevè tsi lo bolondzi et lâi coumandé dix dozannès dè navettès po l'einterrâ dè sa balla-mère, et, après avai demandâ dièro cein cotèrà, ye demandé po quand le saront prestès.

Lo bolondzi lâi fâ que l'allavè eimpatâ tot lo drâi, que lo for ètai dza tsaud et que ne voliâvè pas tardâ d'eintornâ, et que coumeint l'étâi midzo, lè porrà avai contrè lè trà z'hâorès et demi.

— Eh bin, bon ! repond Gatoliet ; mâ ne lè vu pas preindrè dè suite : lè vindri queri dêman ao bin après-dèman.

— Coumeint, après-dèman ! lâi fâ lo bolondzi tot èbâyi, et porquî ne lè voliâvè pas preindrè sta véprâo, tandi que vo z'êtes perquie ?

— Oh bin, vouaïque, vo vé derè : c'est que la balla mère n'étâi pas onco tot à fè morta quand su parti dè l'hotò ; mâ cein ne pào pas tardâ.

Locutions diverses.

PAR CONTRE. — Voilà une locution dont on se sert journellement, pour dire : en *compensation*, en *revanche*. Ainsi c'est à tort qu'on dira : « Si le vin est cher cette année, par contre il est bon. — Si les artisans sont ordinairement pauvres, par contre ils se portent bien ».

PAR ERREUR est aussi une locution incorrecte ; elle n'est jamais employée par les bons écrivains. Il faut donc prendre une autre forme, et plutôt dire : « Vous faites erreur. — C'est une erreur. — Faire erreur. — Il y a erreur, etc. ».

DE SUITE ET TOUT DE SUITE. — Un jour, les membres du bureau de l'Académie française cherchaient à établir une distinction entre « de suite » et « tout de suite ». Autant de membres, autant d'avis.

— Messieurs, s'écria Bois-Robert, allons manger une douzaine d'huitres. Nous traiterons la question au dessert.

Cette motion est adoptée. On arrive chez l'écaillère :

— Veuillez, lui dit Bois-Robert, nous ouvrir « de suite » six douzaines d'huitres.

— Oui, ajouta Conrart, et servez-les-nous « tout de suite ».

— Mais, messieurs, répondit la brave femme, si vous voulez que j'ouvre vos huitres « de suite » et que je vous les serve « tout de suite... »

— Si, reprit un des académiciens, en l'esprit duquel la lumière se faisait, vous pouvez ouvrir les six douzaines d'huitres « de suite », c'est-à-dire l'une après l'autre, sans interruption, et nous les servir « tout de suite », aussitôt après les avoir ouvertes.